

# Le travail d'éducateur spécialisé

## Du même auteur

---

- Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne*, L'Harmattan, 1996.
- Le quotidien dans les pratiques sociales*, Théétète, 1998.
- Du travail social à la psychanalyse*, Champ Social, 2001.
- Psychanalyse pour le temps présent. Amour obscur, noir désir*, Érès, 2002.
- Le transfert dans la relation éducative*, Dunod, 2002.
- Le quotidien en éducation spécialisée*, Dunod, 2004.
- La parole éducative*, Dunod, 2005.
- Travail social et psychanalyse* (sous la dir. de J. Rouzel), Champ Social, 2005.
- À bâtons rompus, 40 ans de poésie*, Champ Social, 2007.
- Travail social et psychanalyse : malaises dans le travail social*, Champ Social, 2008.
- Le travail social est un acte de résistance* (avec Fanny Rouzel), Dunod, 2009.
- CD chanson : *Môrice Benin interprète Joseph Rouzel*, 2009.
- Psychanalyse sans frontière* (sous la dir. de J. Rouzel), Champ Social, 2010.
- Psychanalyse ordinaire*, Psychasoc Éditions, 2010.
- La supervision d'équipes en question* (sous la dir. de J. Rouzel), Psychasoc Éditions, 2010.
- L'acte éducatif. Clinique de l'éducation spécialisée*, Érès, 1998. Édition poche augmentée, 2010.
- Travail social : actes de résistance ?* (sous la dir. de J. Rouzel), Psychasoc Éditions, 2011.
- Parole d'éduc. Éducateur spécialisé au quotidien*, Érès, 1995. Édition poche augmentée, 2011.
- La prise en compte des psychoses dans le travail éducatif*, Érès, 2013.
- Pourquoi l'éducation spécialisée ?*, Dunod, 2012. Réédité en 2014 sous le titre de *Travail éducatif et psychanalyse*.
- Psychanalyse et écriture. Rencontre avec Pascal Quignard* (sous la dir. J. Rouzel), L'Harmattan, 2015.
- La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007, 2<sup>e</sup> éd. 2015.
- La folie créatrice. Alexandre Grothendieck et quelques autres*, Érès, 2016.
- Psychanalyse ordinaire*, L'Harmattan, 2016.
- De la clinique avant toute chose. Des pratiques sociales et de soin éclairées par la psychanalyse*, (sous la dir. J. Rouzel), L'Harmattan, 2016.
- La posture du superviseur* (sous la dir. J. Rouzel.), Érès, 2017.
- Clinique psychanalytique et lien social* (sous la dir. J. Rouzel), L'Harmattan, 2017.
- La lettre de l'inconscient. Freud, Lacan et quelques autres au pied de la lettre*, L'Harmattan, 2017.
- La folie douce, psychose et création*, Érès, 2018.
- La pratique des écrits professionnels en éducation spécialisée*, Dunod, 2000. Édition revue et augmentée, 2018.

# Le travail d'éducateur spécialisé

Éthique et pratique

*4<sup>e</sup> édition*

**Joseph Rouzel**

DUNOD

Photo de couverture © micromonkey – Fotolia.com

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	 <p><b>DANGER</b> LE PHOTOCOPIAGE TUE LE LIVRE</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--	--

© Dunod, 2018

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

[www.dunod.com](http://www.dunod.com)

ISBN 978-2-10-078470-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Remerciements

À ma femme Geneviève qui partage ma vie depuis 45 ans. À nos trois enfants, nos trois petites filles Laïa, Ludmila, Alia et notre petit-fils Aaron. Ce sont eux qui continueront à écrire l'histoire.

À mon fils Tual, trop tôt disparu. À Domi, sa mère.

À mon père, rescapé du stalag, qui consacra sa vie aux pauvres gens, comme membre, puis Président, de la Société de Saint Vincent de Paul de Rennes. À ma mère qui a terminé ses jours en douceur et nous a quittés.

À ma grande cousine Jeanne Couplan, jeune résistante disparue dans le camp de la mort de Ravensbrück.

À ma sœur Fanny, AMP et Yves son mari, infirmier en psychiatrie, qui militent activement pour plus de justice et plus de lien social.

À mes collègues et amis formateurs de Psychasoc, sans lesquels ce travail permanent d'élaboration ne serait pas possible. Leur engagement, leur fidélité, leur amitié ont largement contribué à l'ouverture d'une position clinique en travail social, éclairée par la psychanalyse.

À mes collègues et amis, Isabelle Pignolet de Fresnes et Jacques Cabassut, cofondateurs de l'association l'@psychanalyse.

À Jean-Pierre Lebrun, Marie-Jean Sauret, Charlotte Herfray, psychanalystes, à Dany-Robert Dufour, philosophe, à Michel Chauvière, sociologue, qui dans leurs avancées rigoureuses et leur sens du partage nourrissent ma réflexion.

À tous les collègues travailleurs sociaux en tous genres qui depuis des années entretiennent avec moi un dialogue sans concession, chacun apportant sa pierre dans une construction qui demeure un *work in progress*.

Aux femmes et aux hommes de bonne volonté, pour que l'histoire continue, pour la défense de cette espèce menacée, l'espèce dite « humaine » ; défense à laquelle sans en avoir l'air, sans le crier sur les toits, à bas bruit, et souffrant cruellement d'un manque de reconnaissance du corps social, mes collègues éducateurs sont attelés au quotidien...

À Guillaume Charron, éditeur, qui par sa rigueur et sa gentillesse, a soutenu activement cette nouvelle édition.

Joseph Rouzel, Montpellier le 26 avril 2018

# Sommaire

<i>REMERCIEMENTS</i>	V
<i>PRÉAMBULE À LA QUATRIÈME ÉDITION</i>	IX
<i>PRÉAMBULE À LA TROISIÈME ÉDITION</i>	XI
<i>PRÉAMBULE À LA DEUXIÈME ÉDITION</i>	XIX
<i>PRÉAMBULE À LA PREMIÈRE ÉDITION</i>	XXV

## PREMIÈRE PARTIE

### ÉDUCATION SPÉCIALISÉE : LES FONDAMENTAUX

<b>1. La relation éducative</b>	3
<b>2. Le projet éducatif</b>	33
<b>3. Les médiations éducatives</b>	57
<b>4. La fonction de l'écoute</b>	91
<b>5. Les garde-fous de la relation éducative</b>	103
<b>6. Prise de risque et responsabilité dans le travail éducatif</b>	133
<b>7. Re-connaissance</b>	143

<b>8. Éducateur aujourd'hui : un métier impossible</b>	151
--	-----

DEUXIÈME PARTIE

---

ÉDUCATION SPÉCIALISÉE : CHANGEMENTS ET CONTINUITÉ...

<i>INTRODUCTION. CE QUI DEMEURE ET CE QUI CHANGE DANS LES MÉTIERS DE L'ÉDUCATION SPÉCIALISÉE</i>	167
<b>9. Éthique</b>	173
<b>10. Politique</b>	209
<b>11. Institutionnel</b>	245
<b>12. Clinique</b>	257
<b>13. Envoi</b>	313
<i>CONCLUSION</i>	317
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	325
<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	333



# Préambule à la quatrième édition

CET ouvrage a fait son chemin. Avec celui de Maurice Capul et Michel Lemay (*De l'éducation spécialisée*, paru aux éditions Érès en 1996), il est devenu, adopté par un ensemble de professionnels de l'intervention sociale et éducative, un des piliers de l'éducation spécialisée, non seulement dans les espaces de formation initiale et continue, mais aussi dans l'exercice quotidien du métier. L'idée de Guillaume Charron, qui m'accompagne depuis plusieurs années dans ce travail éditorial aux éditions Dunod, d'y adjoindre, vingt ans plus tard, dans une deuxième partie, une reprise et une mise en perspective des thèses essentielles qui y sont développées, m'a paru lumineuse. Je me suis donc plié à l'exercice d'après-coup, à la manière, toutes proportions gardées, dont Wilfried Bion fait paraître en 1967 un recueil de ses premiers articles, qu'il qualifie de « pensées secondes » : *Réflexion faite* (PUF, 2001). Il revient aux sources de sa pensée, regroupe les travaux nés de son expérience clinique avec des patients schizophrènes et les fait suivre d'un commentaire destiné à souligner les transformations survenues dans sa conception et sa pratique de l'analyse. Cet effet d'après-coup, Freud sous le terme de *Nachträglichkeit*, en souligne, dans le travail de la cure, les remaniements d'événements passés, ce qui produit un sens nouveau.

Dans une période de délitement et de déliaison de la pensée et des pratiques éducatives et sociales, ce travail de reprise m'a paru finalement relever d'une nécessité logique : que reste-t-il des idéaux qui ont forgé le fer de lance des pratiques sociales, notamment dans le champ de « l'éducation spéciale », pour reprendre un terme *princeps* que l'on doit à Itard ? Confrontés au rouleau compresseur d'un néolibéralisme destructeur du lien social autant que des ressources naturelles, en quoi, comme le disait Michel Chauvière dans les années 1990, le travail social, l'éducation spéciale, constituent-ils un véritable « rôle

de résistance » ? La clinique, autrement dit le cœur des métiers de relation humaine, au sens où ces métiers ne peuvent s'exercer que dans une rencontre, ne saurait être pensée en dehors de ses englobants institutionnels, politiques et éthiques. Le travail social n'est pas une marchandise !

Joseph Rouzel, Montpellier le 26 avril 2018

# Préambule à la troisième édition

**D**ÉPUIS la première parution de cet ouvrage en 1997, puis la deuxième en 2000, près de 40 000 exemplaires se sont vendus, ce qui signifie qu'à travers les bibliothèques des centres de formations et les prêts divers, plus de 300 000 lecteurs s'y sont plongés. C'est devenu un outil de référence, au même titre que les ouvrages de quelques collègues : Maurice Capul, Michel Lemay, Jacques Ladsous, Jean Cartry, Paul Fustier, Daniel Roquefort, Philippe Gaberan, Jean-François Gomez et consorts.

J'en suis fier. Fier d'avoir ouvert un chemin de réflexion sur le sens de la profession d'éducateur, et bien au-delà de la spécificité des éducateurs spécialisés au nombre desquels, par affection et par métier, je compte. Cet ouvrage est largement ouvert aux professions connexes : moniteur-éducateur, éducateur de la protection judiciaire de la jeunesse, éducateur technique spécialisé, moniteur d'atelier, éducateur de jeunes enfants, éducateur sportif, mais aussi aide médico-psychologique (aujourd'hui AES, accompagnant éducatif et social), conseiller en économie sociale et familiale, sans compter les rééducateurs, les enseignants spécialisés, etc. Les personnels de direction, les psychologues, les cadres intermédiaires ne perdraient pas leur temps à le lire. Cela leur rappellerait que la fonction d'encadrement consiste avant tout à soutenir les équipes de travailleurs de base, qui à longueur de journée se coltinent « la misère du monde » comme le dit Pierre Bourdieu<sup>1</sup>.

---

1. Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Points-essais, 2007.

---

## UN ORDRE DUR

---

Mais depuis 1997 la donne a changé sur le terrain. Les lois de 2002, 2005 et quelques autres, qui accompagnent la marche du monde, ont profondément modifié le paysage de l'intervention sociale. L'extension sauvage de la mondialisation à outrance, la surconsommation effrénée, la financiarisation de toutes les activités humaines, bref le déferlement du capitalisme, ont mis aux commandes une société de contrôle (que l'on nomme abusivement évaluation), déjà entrevue de façon visionnaire par Michel Foucault<sup>1</sup> ou par les situationnistes<sup>2</sup>. Tout sur terre est dès lors transformé en marchandise pour le profit de quelques-uns ! Avec une incitation incessante à une jouissance sans limite, par la voix des médias, et principalement la télé, définie à juste titre par Patrick Lelay, un de ses responsables émérites, comme l'outil qui permet de « rendre disponibles des tranches de cerveau pour la publicité ». Face à cette déferlante qui menace non seulement le lien social, mais plus globalement la survie même de l'humanité à travers les atteintes portées de façon radicale contre la planète Terre, un certain nombre de penseurs, économistes, juristes, sociologues, philosophes, psychanalystes, artistes... s'insurgent et nous livrent les analyses de la situation d'une catastrophe annoncée.

Évidemment les éducateurs ne sont pas à l'abri. Ils sont dans le monde et plongés jusqu'au cou dans ce qui se présente aujourd'hui comme l'immonde, l'infra-monde. Ils ne peuvent « se planquer » dans des activités, des ateliers ou des techniques éducatives. Ils ne peuvent se rassurer en insistant uniquement sur ce qui compte avant tout : la relation humaine. La clinique, l'institution et la politique ont partie liée. Depuis 2000, nous avons reçu au centre de formation que j'ai créé à Montpellier plus de 4 000 professionnels ; la trentaine de collègues et moi-même parcourons aussi la France, les DOM-TOM, la Belgique, la Suisse et même le Québec, pour animer des formations sur site<sup>3</sup>. Les constats sont les mêmes partout, affligeants et parfois désespérants. Les professionnels sont livrés pieds et poings liés aux lois iniques du marché<sup>4</sup>. Un ordre de fer, « ordre dur » comme l'énonçait Jacques Lacan, règne en maître dans les institutions sociales et médico-sociales sans que les directions et les conseils d'administration puissent toujours faire tampon. L'Hôpital, l'École, la Justice, etc. pour leur part ont depuis belle lurette été infiltrés. Démarche-qualité, normes ISO, évaluations quantitatives, appels d'offres, procédures multiples et (a)variées, contrats d'objectifs, performance, obligations de résultats, management, *benchmarking*, *mentoring*, *coaching*, *case management*, *supported employment*, *best practices*... Une langue nouvelle, la Novlangue de George Orwell inventée dans son

---

1. Olivier Razac et Alain Brossat, *Avec Foucault, après Foucault : disséquer la société de contrôle*, L'Harmattan, 2008.

2. Guy Debord, *La société du spectacle*, Folio-Gallimard, 1996.

3. Institut européen psychanalyse et travail social (Psychasoc), [www.psychasoc.com](http://www.psychasoc.com).

4. Dany-Rober Dufour, *Le Divin Marché*, Folio-Gallimard, 2012.

roman prophétique 1984<sup>1</sup> (d'abord intitulé *Le dernier homme en Europe*), a envahi la planète et diffuse à bas bruit dans tous les secteurs d'activité.

« Toute langue véhicule une culture c'est-à-dire des représentations spécifiques de l'univers. Des modifications dans les manières de parler sont souvent révélatrices de modifications dans les façons de penser. Véhicule de connaissances ayant valeur d'exactitude, toute langue est aussi véhicule d'idéologies (croyances collectives). Dans les discours qui constituent notre environnement, des "novlangues" se font jour et certaines "novlangues" qui gagnent du terrain fonctionnent comme un "cheval de Troie" qui vient coloniser nos esprits. Ce phénomène se manifeste à tous les niveaux de notre société et de façon particulièrement frappante à travers les "dérives" (ou trouvailles ?) langagières de nombreux jeunes adolescents. Appliquant ses recherches de linguiste à la langue du III<sup>e</sup> Reich, Victor Klemperer<sup>2</sup> a démontré avec brio combien l'imprégnation idéologique, envahissant la langue allemande, diffusait à bas bruit une "*Weltanschauung*" (représentation du monde) spécifique du nazisme<sup>3</sup>. »

Plus près de nous les massacres commis au Cambodge<sup>4</sup> ou au Rwanda<sup>5</sup> nous ont montré qu'ils sont accompagnés d'une langue totalitaire où les êtres humains sont considérés comme des choses<sup>6</sup>. Le chiffre y règne en maître. L'usage de plus en plus répandu de termes comme management, procédure, usager, parentalité, référentiel de compétence, etc. et l'invasion scientiste des statistiques dans le champ du travail social devrait nous mettre la puce à l'oreille sur cette dérive inquiétante. La difficulté aujourd'hui réside dans le fait qu'on ne sait plus contre qui se battre. La mondialisation a répandu une barbarie douce à l'échelle de la planète. Les politiques abdiquent devant l'économie financière. Alors qui tient les rênes ?

---

## RÉSISTANCE<sup>7</sup>

---

Alors se pose la question : que faire ? Le premier mouvement est de l'ordre de la plainte et de la désespérance ; le second de la révolte. Puis vient le temps de la résistance. On s'organise face à ce qui se présente comme une guerre larvée, une guerre où le rouleau compresseur d'une économie financière devenue folle écrase sur son passage toutes les autres économies, celles qu'inventèrent les humains de tout temps pour construire et réguler le lien social : l'économie politique, l'économie symbolique et, la dernière en date, l'économie psychique découverte par Freud, il y a une centaine d'années<sup>8</sup>. L'étymologie

1. Georges Orwell, *1984*, Folio-Gallimard, 1972.

2. Victor Klemperer, *LTI, La langue du III<sup>e</sup> Reich*, Albin Michel ; *Agora*, Pocket, Paris, 1996.

3. Charlotte Herfray, [www.psychasoc.com/Textes/Ces-novlangues-qui-colonisent-nos-esprits](http://www.psychasoc.com/Textes/Ces-novlangues-qui-colonisent-nos-esprits). Charlotte Herfray, psychanalyste et enseignante universitaire à Strasbourg, qui m'avait fait l'honneur d'intervenir lors du 2<sup>e</sup> colloque de Psychasoc à Montpellier, nous a quitté le 28 juillet 2018. Elle laisse un enseignement remarquable sur les liens entre travail social et psychanalyse.

4. Rithy Panh, *L'élimination*, Livre de poche, 2011.

5. Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Points-Seuil, 2005.

6. Jean-Claude Milner, *La politique des choses*, Verdier, 2011.

7. Joseph Rouzel et Fanny Rouzel, *Le travail social est un acte de résistance*, Dunod, 2009.

8. Dany-Robert Dufour, *L'individu qui vient... après le libéralisme*, Denoël, 2011.

du mot économie devrait nous mettre la puce à l'oreille sur le degré de dévastation que nous avons atteint. Issu de deux mots grecs, *oïkos* (maison) et *nomos* (loi), il désigne les lois de la maison. L'économie se présente donc historiquement d'abord comme économie domestique. Puis par extension on peut dire qu'il s'agit des lois qui gouvernent la maison des êtres humains, ces étranges animaux parlants apparus sur terre il y a deux millions d'années. Autrement dit sous le terme d'économie affleurent les lois de composition du lien social.

Du coup le « que faire ? » renvoie non pas à une agitation et encore moins à un passage à l'acte, mais à ce que chacun prenne sur soi la condition humaine, qui n'est pas sans condition, comme le rappelle Jean-Pierre Lebrun<sup>1</sup>. Cela signifie que chacun d'entre nous porte sur ses épaules la responsabilité du monde. Tel Saint Christophe portant l'enfant Jésus dans ses bras. Mais reste une énigme. L'enfant Jésus dans l'iconographie chrétienne porte lui-même dans sa main le globe terrestre. Question : où Saint Christophe peut-il poser ses pieds ? De quoi pouvons-nous nous soutenir en ces temps obscurs ?

Voilà où s'enracine la résistance. Résistance à la jouissance. Résistance au sans limite. Résistance à l'inhumain. Mais il s'agirait d'apprendre à faire avec ce qui cloche. De goûter, comme j'ai pu le dire en d'autres temps, la saveur du réel<sup>2</sup>. Saveur du réel que Pierre Reverdy marque comme l'équilibre du déséquilibre dans ce poème éponyme.

« Il marchait sur un pied sans savoir où il poserait l'autre. Au tournant de la rue le vent balayait la poussière et sa bouche avide engouffrait tout l'espace. Il se mit à courir espérant s'élever d'un moment à l'autre, mais au bord du ruisseau les pavés étaient humides et ses bras battant l'air n'ont pu le retenir. Dans sa chute il comprit qu'il était plus lourd que son rêve et il aima, depuis, le poids qui l'avait fait tomber<sup>3</sup>. »

Résistance. Le mot a mauvaise presse. En psychanalyse, notamment. La résistance on l'attribue un peu vite au patient, alors que Lacan, dans la foulée de Ferenczi, nous avertit qu'il n'est de résistance que de l'analyste. Dans les établissements où œuvrent les éducateurs, les managers de tous poils en viennent souvent à parler de résistance au changement, comme si le changement n'était pas d'abord un changement de résistance. Mais on oublie un peu trop vite que « résistance » est polysémique et qu'une bonne partie de ses usages penche plutôt du côté positif. J'en retiendrai deux occurrences et chacun filera la métaphore qui lui convient.

- C'est la propriété d'un matériau à s'opposer au passage d'un courant électrique. Elle est souvent désignée par la lettre **R** et son unité de mesure est l'ohm (symbole :  $\Omega$ ). La résistance est aussi responsable d'une dissipation d'énergie sous forme de chaleur ou de lumière.
- La résistance intérieure française, appelée en France « La Résistance », désigne l'ensemble des mouvements et réseaux clandestins qui durant la seconde guerre combattaient dans l'ombre l'envahisseur nazi.

1. Jean-Pierre Lebrun, *La condition humaine n'est pas sans conditions*, Denoël, 2010.

2. Joseph Rouzel, « La saveur du réel », *Psychanalyse pour le temps présent*, Érès, 2002.

3. Pierre Reverdy (18889-1960), *Poèmes en prose* (1915).

Voici donc venu le temps de retrouver l'esprit des... Lumières et cet esprit est régi par la loi... d'homme ! En faisant barrage à la jouissance elle produit un arc électrique qui n'est pas sans lien avec la joie de la satisfaction. Satisfaction qui naît du travail bien fait, de vivre parmi les autres dans un certain accord, d'apporter, comme on dit, sa pierre à l'édifice d'une humanité apparue sur terre il y a peu, et dont la spécificité est de s'être constituée de parleurs. La parole dans toutes ses extensions devient ainsi dans ces temps de détresse un mode révolutionnaire. D'où une question cruciale que je ne cesse de poser dans les établissements où l'on m'invite : quels sont les lieux où l'on se parle ?

C'est ce sur quoi débouche l'apologue des trois prisonniers qui sert de guide à Lacan pour penser les trois articulations du temps logique<sup>1</sup>. La solution du problème n'existe, au-delà de toute logique comptable, que parce que chacun a confiance dans le raisonnement et la prise de position des deux autres. Autrement dit le collectif ne vit que de ce point où chacun prenant en compte son symptôme, c'est-à-dire ce qui le sépare et le distingue de l'Autre social, fondant proprement la division du sujet, en réinvestit l'invention dans le lien aux autres. Car le symptôme, comme l'énonce Marie-Jean Sauret « est le moyen inventé par le sujet pour se lier au social sans s'y dissoudre et en le préservant<sup>2</sup> ». Il s'agit alors de développer une véritable politique du symptôme. C'est ce que l'on peut nommer une fraternité. Cette fraternité qui fait des hommes les enfants de la parole et les institue de fait dans une division, en eux et entre eux. Parler tout à la fois nous réunit et nous divise.

---

## PARLER ET SE PARLER

---

Non seulement parler, mais aussi SE parler. C'est ce petit pronominal qui marque l'indice du lien social. On pourrait ainsi en matière d'évaluation s'inspirer d'un pionnier comme August Aichhorn, qui en 1925, pour rendre compte de la mission d'éducation de jeunes délinquants, que lui avait confiée la municipalité de Vienne en Autriche, prononça dix conférences ouvertes aux citoyens qui l'avaient financé par le biais des impôts. Dans sa préface Sigmund Freud, reconnaissant les limites inhérentes au dispositif de la cure analytique, salue le travail de ses « amis éducateurs » capables de prendre le relais auprès d'enfants ou adolescents débordant sans cesse dans les passages à l'acte. Le regain d'intérêt récent pour la modalité du récit, en formation, en équipe, en supervision, dans la rencontre clinique témoigne de ce retour de la parole dans ce qu'elle a de plus vif. Ainsi retrouvons-nous la dignité de penser et d'agir<sup>3</sup>.

Pourquoi la psychanalyse ? se sont demandés certains à propos de ma démarche. Tout d'abord notons que la psychanalyse, la psychologie clinique, la psychiatrie humaniste, la

---

1. Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Seuil, 1966. Voir également Joseph Rouzel, *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007.

2. Marie-Jean Sauret, *Malaise dans le capitalisme*, PUM, 2009.

3. Roland Gori, *La dignité de penser*, LLL Éditions, 2011. Voir également Claude Allione, *La haine de la parole, Les liens qui libèrent*, 2013.

psychothérapie et la pédagogie institutionnelles... constituent un axe fort de référence dans le travail éducatif, pour tout ce qui touche à la prise en compte du sujet et du psychisme humain. De même que l'anthropologie, la sociologie, la science politique, le droit, l'économie... déterminent un point d'appui pour comprendre les groupes, les collectifs, les équipes, les sociétés. Comme aimait à le dire François Tosquelles : « il faut marcher sur deux jambes : Freud et Marx ! » Ensuite la psychanalyse questionne de façon incessante l'implication du sujet, donc du professionnel comme du dit « usager » (parfois bien usagé !), dans sa position et sa posture. « Et toi, qu'est-ce que tu fous là ? », aimait à nous lancer joyeusement le même Tosquelles. Autrement dit le travail de psychanalyse conduit à parler en son propre nom et donc à soutenir dans un collectif sa position subjective. C'est la seule voie pour maintenir vivante une institution. Cette tension permanente entre collectif et subjectif, comporte deux risques : la dissolution du sujet dans le collectif et l'éclatement du collectif par le subjectif. Il faut donc instituer pour que cette aporie, cette contradiction irréductible, continue à produire et des collectifs et des sujets vivants, c'est-à-dire créatifs. *Vitam Instituere*, tel est le maître mot que Pierre Legendre reprend du droit romain et qu'il place à l'enseigne de toute institution.

« Autrement dit, les institutions ont en charge de produire les humains et de les acheminer vers la mort. Cela implique que chacun de nous et toutes les organisations aient affaire à l'assujettissement, tel que le manœuvre et l'obscurcit cet étrange savoir social que nous nommons institutions, vocable innocemment employé, emprunté par la tradition juridique occidentale au droit de l'empire romain. Les institutions désignent un lieu logique, inséparable de la politique, un lieu où se jouent quelques-unes des mises les plus essentielles à la vie, c'est-à-dire à la reproduction de la vie<sup>1</sup>. »

Dans ce contexte difficile, où la survie de l'humain est en jeu, les éducateurs « spéciaux » qui soutiennent leurs contemporains les plus démunis, exclus de l'École, l'Hôpital, la Justice... ce pour quoi le médecin Itard en 1815 inventa le terme de « éducation spéciale », sont logés aux avant-postes de cette résistance en acte. Mais il leur faut accepter de naviguer en eaux troubles, de donner le change, de devenir rusés<sup>2</sup>, de faire mine de parler la langue de l'opresseur pour mieux la subvertir. En quelque sorte de pratiquer une guérilla non-violente au plus près des sujets qu'ils accompagnent et soutiennent. Et surtout d'organiser la résistance, mais pas dans l'entre soi, ni le corporatisme, ni l'individualisme, ni le « tout à l'égo ». Un peu partout on observe un bouillonnement. Le moment est venu de conjoindre les forces vives qui se mobilisent dans tous les domaines. C'est ainsi que nous avons créé PSF<sup>3</sup> (Psychanalyse sans frontière), ASIÉS<sup>4</sup> (Association des superviseurs indépendants européens) ou encore REZO<sup>5</sup>. Nous avons dans le même

1. Pierre Legendre, *Leçons II. L'Empire de la Vérité. Introduction aux espaces dogmatiques industriels*, Paris, Fayard, 1983.

2. Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence : la mètis des Grecs*, Champs Flammarion, 2009.

3. [www.psychasoc.com](http://www.psychasoc.com).

4. [www.asies.org](http://www.asies.org).

5. Site malheureusement fermé en mai 2018 faute d'engagement financier des participants. Avec mon fils Erwan, nous avons soutenu à bout de bras pendant plusieurs années, financièrement et matériellement, cette



esprit organisé tous les trois ans un congrès où des centaines de travailleurs sociaux se sont retrouvés autour du thème de « travail social et psychanalyse<sup>1</sup> ». Nous soutenons également des collectifs professionnels, telle l'Organisation des éducateurs spécialisés (ONES<sup>2</sup>), créée et présidée par notre ami Jean-Marie Vauchez. C'est aussi dans le même mouvement que nous nous joignons à des regroupements comme L'appel des appels<sup>3</sup> ou le Collectif des 39<sup>4</sup>, AvenirEducs<sup>5</sup>, Appel du 7<sup>6</sup>, etc.

C'est dans ce paysage largement bouleversé depuis sa première parution, que les Éditions Dunod remettent sur le métier cet ouvrage. J'y ai ajouté deux chapitres d'actualité sur « La reconnaissance » et « La prise de risque » dans les métiers éducatifs, ainsi qu'une mise au point sur la dérive qui affecte gravement la notion de projet, centrale dans l'acte éducatif. L'ouvrage ainsi remanié se présente comme un manuel de survie pour des éducateurs préoccupés par le sens de leur action, qui ne lâchent ni sur les principes, ni sur les valeurs, ni sur « l'éthique du bien dire<sup>7</sup> ». Des éducateurs chaque jour à la pointe du combat pour que survive malgré tout cette espèce en voie de disparition, l'espèce humaine.

Il ne faut pas désespérer Billancourt<sup>8</sup> car ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort.

---

alternative aux prétendus réseaux sociaux, « face de bouc » et autres. Le forum de discussion a été relayé sur Psychasoc.com.

1. Les actes des deux premiers congrès sont édités aux éditions du Champ social ; ceux des deux derniers en numérique aux Éditions Psychasoc.

2. [www.ones-fr.org](http://www.ones-fr.org).

3. [www.appeldesappels.org](http://www.appeldesappels.org).

4. [www.collectifpsychiatrie.fr](http://www.collectifpsychiatrie.fr).

5. [www.avenireducs.com](http://www.avenireducs.com).

6. [www.appeldu7.fr](http://www.appeldu7.fr).

7. Jacques Lacan, *Télévision*, Seuil, 1974.

8. Expression jaillie lors de la grande grève de 1913 aux usines Renault.



# Préambule à la deuxième édition

DANS son introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss insiste sur « la nécessité d'appréhender l'objet dans sa totalité... c'est-à-dire du dehors comme une chose, mais comme une chose dont fait cependant partie intégrante l'appréhension subjective (consciente et inconsciente) ». Quant à Freud il précise que son histoire n'a d'intérêt qu'en lien avec la psychanalyse. C'est un peu la voie que je suivrai ici : si j'y parle de moi c'est pour poser les jalons, dans les événements et dans la pensée, qui m'ont permis de construire une position d'éducateur. C'est dans l'aller-retour entre la vie quotidienne et l'espace de la réflexion que se forge une telle position.

Je fais partie de cette génération dite de 68, très travaillée par la question du changement social. Nous visions ce que Deleuze et Guattari ont nommé « *la révolution moléculaire* ». Les changements nous les voulions tout de suite. Nous n'entendions pas attendre le grand soir de la révolution des opprimés promis par les différentes idéologies, où le dernier des capitalistes serait pendu avec les tripes du dernier curé, pour que ça change. C'est dans ce mouvement que s'est opéré ce qu'on peut appeler dans l'après coup : « la révolution du quotidien ». Certains d'entre nous avaient eu pour professeur Henri Lefebvre, un des initiateurs de *La critique de la vie quotidienne*. L'être humain estimions-nous vivait comme un porc. Le slogan qui résumait notre position critique est bien connu : métro-boulot-dodo. Frayant tout jeune avec l'Internationale Situationniste, j'ai assez vite compris que notre monde moderne, celui qui s'est édifié sur les ruines encore fumantes d'Auschwitz et d'Hiroshima, était tout entier dévolu à la marchandise et au spectacle. Les situationnistes menèrent une critique féroce de la modernité quotidienne en soutenant qu'il s'agissait de résister à cette marche en avant du capitalisme triomphant d'après-guerre, où l'homme était exploité par l'homme, comme depuis toujours, mais sous deux aspects très modernes.

Tout être humain était « réifié » comme disait Marx et réduit à l'état d'objet du commerce. Il suffisait juste d'entretenir par un salaire minimum la machine pour qu'elle ne claque pas trop tôt. Il n'y avait pas encore de chômage à l'époque. Aujourd'hui cette logique a porté ses fruits, avec la mise en stock des surnuméraires, les exclus de l'appareil de production. D'autre part l'être humain était une machine de spectacle. Les médias réduisent l'homme à une mise en spectacle, une « mise en scène de la vie quotidienne », pour reprendre un titre d'Erving Goffman. Les thèses situationnistes furent illustrées par des penseurs comme Raoul Vaneigem et Guy Debord. La Société du spectacle se porte bien. D'ailleurs on vient de rééditer les ouvrages des situationnistes, signe que la machine capitaliste absorbe tout, y compris ceux qui luttent contre elle.

C'est ce genre d'idée qui nous a poussés quelques-uns à mettre en marche une micro-révolution dont le quotidien était le théâtre des opérations. C'est ainsi que nous nous sommes réunis en Bretagne pour vivre en communauté à la campagne. Ce que nous voulions, c'était avoir une prise sur notre vie quotidienne en maîtrisant nos moyens de production, notre survie et nos modes de vivre ensemble. Bref, le combat était politique, d'une politique de base. L'un a appris l'apiculture, un autre la menuiserie, d'autres encore, comme moi, l'élevage des moutons... Nous nous sommes retrouvés à une dizaine à la campagne. Nous avons mis en œuvre nos conditions de vie : maraîchage, élevage, fromage, confection d'outils ; mais aussi art et artisanat ; et encore le combat politique : installés un peu plus tard en Espagne, en terre catalane, nous avons participé activement aux dernières luttes contre le Franquisme. C'est d'ailleurs à cette époque que j'ai dû quitter la communauté avant qu'elle se dissolve, suite à l'assassinat en 1973 du Vice-Président du gouvernement de Franco, : la *guardia civil* nous avait menacés de mort. La communauté était tout à la fois un laboratoire d'idées et de pratiques du quotidien. C'est d'ailleurs dans ce cadre que nous nous sommes posé des questions d'éducation. Je venais d'avoir un fils ; j'avais 24 ans. C'était le premier enfant dans la communauté, et nous avons eu des échanges épiques sur les questions d'éducation. Un jour un psy de la banlieue parisienne que j'avais rencontré en 1968 sur les barricades, nous a écrit – nous n'avions évidemment pas le téléphone, ni d'ailleurs l'eau courante ni l'électricité. Il avait retrouvé nos coordonnées par une de ces nombreuses publications de la contre-culture qui circulaient alors par centaines dans les divers pays d'Europe. Dans ce courrier il nous demandait si nous pouvions accueillir deux enfants de 13 et 15 ans, dont la famille était en taule, et qui ne savaient pas où aller en vacances. Nous avons donc accueilli pendant deux mois ces deux jeunes. Ça a été une rude épreuve : les montagnes catalanes à 800 mètres d'altitude, ce n'est pas La Courneuve. Ils nous ont foutu le feu à la grange, ont coursé les chèvres et rendu maboul notre brave mulet *Sambano*.

À ce propos, il faut que je fasse un petit aparté, pour expliquer l'origine du nom de notre mulet. C'est l'histoire d'une révolution dans un pays d'Amérique Latine. Le peuple a renversé le tyran. Tout le monde fait la fête dans les rues. On danse et on boit, on fait pétarader des feux d'artifice jour et nuit. C'est un grand moment de liesse populaire. Et ça n'en finit pas. Au bout d'une semaine de fiesta déchaînée, le meneur de la révolution, le Che du moment, monté à une tribune improvisée, se saisit d'un porte-voix et déclare

« camarades nous avons gagné, nous avons fêté l'événement dans la joie et l'allégresse, mais on ne peut pas continuer comme ça, il faut se remettre au boulot. Alors je vous le dis – il s'exprime en castillan – *trabajo, si ; samba, no* » (Le travail, d'accord ; mais la samba c'est fini). Et la foule reprend : « *trabajo, si ; samba, no* ». C'est un slogan mais qui assez rapidement dégénère. Tout le monde se met à le reprendre en chœur, et l'on danse sur les paroles de ce qui devient l'hymne populaire d'une nouvelle samba. Voilà une petite anecdote qui nous permettra le moment venu de cerner le quotidien éducatif ; pas de *trabajo*, sans *samba*.

Le quotidien, s'il est réduit à une répétition industrielle de la production, est invivable et au lieu d'une source d'enrichissement, il devient le lieu même de l'écrasement. Autrement dit, nous étions marxistes jusqu'au bout des ongles. Pas marxistes à la mode PC, ou soviétique, plutôt marxistes tendances Groucho. Et finalement en accord avec les thèses du jeune Marx réfléchissant sur la nature du travail, comme source de joie et d'expression, comme mode de création et de médiation pour être ensemble. Dans *Les cahiers des extraits de 1844*, des écrits de jeunesse, on trouve des phrases comme celle-ci :

« J'aurais la joie d'avoir été pour toi le médiateur entre toi et l'espèce humaine, donc d'être ressenti et reconnu par toi-même comme un complément de ta propre nature et comme une partie de ton être, donc de me savoir affirmé dans ta pensée comme dans ton amour. Enfin j'aurais la joie d'avoir produit dans la manifestation individuelle de ma vie la manifestation directe de ta vie, donc d'avoir affirmé et réalisé, dans mon activité individuelle, ma vraie nature, ma nature humaine, mon être social. »

C'est comme ça que j'en suis venu à m'intéresser de plus près à l'éducation. En 1970, en revenant des Indes où j'avais passé un an à chercher mon chemin dans la vie, j'avais fait un petit détour comme pion à l'Éducation nationale, au CES de Saint-Pol-de-Léon. J'ai vite compris que l'École, lieu de la reproduction de l'aliénation, comme dit Bourdieu, est inadaptée à un certain nombre de mêmes. Comme par hasard, ce sont ces mêmes mêmes que l'on retrouve dans l'éducation spéciale. De fil en aiguille, après l'expérience communautaire, j'ai créé avec ma femme Geneviève, dans le Gers, un lieu d'accueil. Nous avons alors deux enfants. C'était en 1975. Je ne savais pas que ça existait ailleurs ce genre d'expérience. J'avais une petite ferme avec 1 hectare de Madiran, un élevage d'oies, de poules, de dindons et de pintades. Des chiens et des chats. J'avais aussi monté une petite maison d'édition et une imprimerie. Dans ce cadre très spécial, où nous nous sentions bien vivre, nous nous sommes mis à accueillir des enfants, des jeunes et même des adultes en souffrance. Dans un tel lieu l'objectif était bien, comme il doit l'être je pense pour toute forme d'éducation, de permettre à chacun de trouver sa place dans l'espace social, mais surtout de découvrir sa raison de vivre. L'outil de travail, le moyen, la médiation pour y parvenir, était le partage du quotidien<sup>1</sup>. Je n'ai jamais pensé qu'il fallait faire des choses spéciales pour accompagner ces jeunes qui allaient si mal. Nous les invitons à partager notre quotidien : la ferme, les travaux de la vigne l'élevage des oies, l'atelier d'imprimerie... mais aussi faire les courses, la popote, nettoyer, balayer, briquer...

1. Plus tard d'aucuns engagés dans des expériences semblables témoigneront de cette aventure. Par exemple : Patrick et Marie-France Ardon, *La Chabraque : l'effet cheval pour aider à grandir*, Ères, 2018.

mais aussi la télé, les balades, les fêtes chez les copains... et ce putain de toit qui fuit la nuit, sur lequel il faut monter au risque de se casser le cou, et les pintades qui ne sont pas rentrées et qui se font courser par les chasseurs, et Yannick qui est parti avec sa mob pourrie chercher du pain et qui traîne à rentrer, et Violette, une jeune schizophrène qui se tape la tête contre le mur de la grange... Bref c'est bien dans notre quotidien que nous les recevons. Et ce quotidien s'en trouvait transformé, pour eux et pour nous. C'est dans ce partage, cette greffe de quotidien, chez des êtres « déquotidiennisés », si l'on peut dire, que quelque chose opérait. C'est en travaillant à l'imprimerie qu'Antoine, illettré, s'est pris de passion pour la lecture. Il a voulu savoir ce qu'il y avait de si intéressant dans les livres pour qu'on passe autant de temps à les écrire, les imprimer et les lire. Je lui ai appris la lecture dans le recueil de poèmes de Boris Vian *Je voudrais pas crever*. Quant à Cyrille, un jeune bourgeois de la haute, drogué depuis l'âge de 12 ans, il a découvert la menuiserie, le jour où, accueillant une personne de plus, il a fallu aménager une chambre dans le grenier et construire un escalier pour y accéder. Juliette qui n'arrêtait pas de fuguer depuis l'âge de 7 ans, s'est initiée aux joies du maternage avec la naissance de notre troisième enfant. C'est sur cette expérience qu'elle s'est appuyée pour devenir une jeune mère en sortant de chez nous<sup>1</sup>.

Voilà comment je me suis formé à l'éducation spéciale. Sur le tas ! Après cinq ans d'accueil, je me suis pris de passion pour ce métier : j'ai fait des études d'ES à Toulouse. Pour moi les trois ans d'étude ont été l'occasion de mettre en mots, de théoriser comme on dit, une expérience qui bouillonnait. J'ai alors bossé dans différents établissements, auprès de psychotiques, puis de délinquants et de toxicomanes. Assez rapidement j'ai eu le souci de partager et de transmettre cette expérience : je suis devenu formateur, par petites touches au début, puis à plein-temps plus tard. Je me suis engagé dans des études d'ethnologie à l'EHESS où j'ai passé une maîtrise, d'où j'ai tiré un ouvrage sur les guérisons populaires<sup>2</sup> ; puis j'ai poursuivi dans un DEA et un doctorat de philosophie et psychanalyse à l'université Paul Valéry de Montpellier (thèse non soutenue, mais publiée<sup>3</sup>) Tout ce temps-là j'ai aussi poursuivi un travail sur moi-même à travers l'expérience de la cure analytique, et depuis plus de 20 ans je suis installé comme psychanalyste. Cette démarche qui m'amène aujourd'hui à occuper cette place est l'aboutissement de plusieurs années de travail, où la psychanalyse a été mon bâton de marche. Deux mots d'emblée sur la psychanalyse, puisque ce sera le décor à partir duquel je vais mettre en scène ce qui suit. La psychanalyse est avant tout une pratique. Si Freud se pose toute une série de questions, s'il fait des hypothèses sur le fonctionnement de l'appareil psychique, c'est parce qu'il rencontre dans sa pratique auprès des patients des questions qui n'ont jusque-là jamais été abordées. Freud part d'une évidence : ces petits riens de la vie quotidienne, qui nous font douter de notre maîtrise sur le monde et sur nous-mêmes.

---

1. Sur les questions du quotidien, voir mon ouvrage *Le quotidien en éducation spécialisée*, Dunod, 2015 (2<sup>e</sup> édition).

2. Joseph Rouzel, *Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne*, L'Harmattan, 1996.

3. Joseph Rouzel, *La lettre de l'inconscient. Freud, Lacan et quelques autres au pied de la lettre*, L'Harmattan, 2017.

L'oubli d'un nom ou d'une chose à faire, le lapsus qui nous fait prononcer un mot à la place d'un autre, les bafouillages, les actes manqués, les jeux de mots, les rêves, mais aussi les symptômes, autant de manifestations qui mettent Freud sur la piste qu'il y a bien, au sein de la réalité quotidienne, quelque chose qui nous échappe, tout en étant présent. Ce quelque chose qui nous échappe, et qui gouverne des pans entiers de notre vie, Freud décide de le nommer l'inconscient. L'idée n'est pas que ce qui est inconscient puisse un jour devenir conscient, donc qu'on puisse un jour en avoir la maîtrise, mais de l'appivoiser, d'apprendre à faire avec, pour vivre un peu moins mal. L'invention de la cure permet de suspendre la vie quotidienne. Elle propose au patient de rencontrer dans une parole adressée à un autre qui la supporte, ce qui lui échappe. Si Freud conçoit l'inconscient comme ce qui met des grains de sable dans la mécanique du quotidien, ce dont il rendra compte dans son ouvrage *Psychopathologie de la vie quotidienne*, c'est dans la suspension de cette mécanique, qu'il invente le dispositif analytique.

La réflexion que poursuit cet ouvrage est entièrement étayée par cette découverte fondamentale : ça parle dans l'homme. Et que je sache, ce n'est pas une approche réservée aux « psy ». Les éducateurs, comme tout un chacun, ont affaire à l'inconscient en eux-mêmes et chez ceux qu'ils accompagnent.





# Préambule à la première édition

La profession d'éducateur est mal connue. Elle est bien souvent confondue avec les professions de l'enseignement, ou alors, on la restreint à un seul type de population : les éducateurs s'occupent des enfants. Dans la crise sociale grave qui atteint les sociétés occidentales, la profession éducative tend à être noyée dans l'ensemble flou des « travailleurs sociaux ». Certes, ce terme recouvre des professions voisines et complémentaires sur le terrain, puisqu'elles prennent toutes en charge des personnes en difficulté, mais distinctes de par leurs modes de formation, leurs références théoriques, leurs objectifs, leurs missions et leurs types d'intervention.

Les éducateurs travaillent auprès de handicapés, malades mentaux, délinquants, asociaux, toxicomanes, immigrés, SDF... Ils interviennent dans des foyers, des institutions, des quartiers, des lieux d'accueil, dans les familles, en milieu ouvert ou en internat... L'éducation spéciale, c'est presque 50 000 professionnels en France prenant en charge des personnes de tous âges : enfants, adolescents, adultes, vieillards, en grande souffrance, avec pour but commun de les accompagner, les aider, les soutenir au mieux dans l'appropriation de leur espace physique, psychique et social. À ces professionnels, il faut ajouter les moniteurs éducateurs, surtout employés en internat et un certain nombre d'éducateurs qui travaillent dans des secteurs plus spécifiques : éducateurs de la Protection Judiciaire de la Jeunesse, éducateurs de justice, éducateurs de jeunes enfants, éducateurs techniques spécialisés...

L'environnement de cette profession est relativement bien connu dans ses aspects sociologiques, comme en témoignent certains ouvrages parus récemment dans la foulée des recherches de Bourdieu et Passeron sur les conditions sociales de transmission de l'éducation, que ce soit en milieu familial ou scolaire (par exemple, Jacques Ion, *Le Travail*

*social à l'épreuve du territoire* [1990]). Mais ce qui constitue le cœur du travail éducatif, la rencontre singulière, un par un, de sujets en souffrance, reste encore à explorer. Les éducateurs s'investissent dans cette relation à travers les petites choses du quotidien ou des activités qui constituent autant de médiations, pour permettre à d'autres de construire au jour le jour leur propre vie en assumant et en dépassant, quand c'est possible, leurs difficultés premières quelles qu'elles soient : handicap physique, moteur ou sensoriel, psychique ou mental, social ou relationnel.

Bien souvent, le travail éducatif ne se voit pas. Pourtant, les éducateurs ne ménagent ni leur peine ni leur réflexion. Il leur manque parfois « les mots pour le dire » ou on leur impose, pour s'exprimer, des moules qui ne sont pas les leurs. Si, comme le dit un poète chinois, « l'expérience est une lanterne que l'on porte dans le dos », lorsqu'elle est forgée au feu du langage et communiquée, elle éclaire aussi devant soi une pratique quotidienne qui sans cela resterait dans l'ombre. D'où l'objectif de transmission de cet ouvrage, rédigé par un professionnel de l'éducation spécialisée, également formateur. Formaliser la pratique pour qu'elle se transforme, telle en est la ligne d'horizon.

Ce parti pris et le degré d'implication qu'il exige, expliquent que dans certaines parties, je sois amené à m'exprimer à la première personne, pratique généralement bannie dans ce type d'ouvrage, où l'auteur s'installe le plus souvent à l'abri d'une extériorité sécurisante. Ce que j'avance ici représente la forme qu'ont prise pour moi des années d'action et de réflexion dans le champ de l'éducation spécialisée. Je l'assume, sans prétendre en faire un discours généraliste.

Si j'ai la prétention de partager ma réflexion, je ne vise certes pas la rédaction du « manuel du parfait éducateur ». Une telle visée serait un leurre grave, puisqu'elle imposerait un modèle unique dans le travail éducatif, alors que je montrerai ici que tout nous ramène à considérer que ce travail est à réinventer sans cesse. Ce qui ne veut pas dire que l'on ne puisse rien en dire, bien au contraire. Un certain nombre de mots commencent à émerger et à baliser le champ de la fonction éducative : la relation, les médiations, le projet, pour ne prendre que ceux-là, sont autant de références dans lesquelles se retrouvent les éducateurs en exercice. Il restait à ouvrir ces mots pour les conceptualiser, pour les faire jouer entre eux, à la lumière d'un autre champ de discours, la psychanalyse. L'entreprise est partielle, voire partielle et critiquable, j'en ai bien conscience. Mais il me paraît impossible, dans ce mouvement de formalisation, de ne pas faire de choix. C'est là que la dimension éthique prend tout son sens. Écrire la pratique éducative, c'est avant tout dire où l'on se situe, à partir de quel choix de position l'on parle.

On a parfois décrit les éducateurs comme étant des « techniciens de la relation ». Mais on a pu constater aussi, à partir de cette affirmation facile, un certain nombre de dérives. Du côté technique, on a vu fleurir des formations de toutes sortes promettant chacune de donner la clé de la relation éducative. En fait, cette dérive a une racine profonde que nous rencontrerons tout au long de cet ouvrage : les éducateurs, à force de « se coltiner » la misère du monde, la déchéance et la folie, sont profondément et personnellement bouleversés. La relation éducative ne laisse pas tranquille. D'où cette vague de formations qui avaient (et ont encore) pour but non avoué de maîtriser la peur et l'inconfort de

toute façon incontournables. Il faut apprendre, lorsque l'on est éducateur, à faire avec ce « dérangement » permanent.

Nous avons assisté à un deuxième courant face à cette vague technicienne : celle du spontanéisme naïf. Dans la relation éducative, les choses iraient d'elles-mêmes. Il ne faudrait pas se casser la tête, « être cool », laisser faire, laisser dire. Il s'agit plus là d'une démission, sans doute pour les mêmes raisons, parce que la relation éducative bouscule les points de repère habituels des éducateurs et pousse à l'invention permanente. Comme on le voit entre le Charybde de la technique et le Scylla du spontanéisme, il faut envisager une voie moyenne, si l'on veut que la relation éducative soit un véritable outil pour les professionnels et un facteur de structuration pour les personnes en difficulté qui leur sont confiées.

Depuis quelques années, des éducateurs sur le terrain et des formateurs dans les centres de formation, se sont mis au travail pour construire les coordonnées de l'acte éducatif qui se fonde essentiellement sur une pratique de la relation humaine. Les éducateurs disposent d'outils spécifiques que l'on commence à repérer et qui sont transmissibles en situation d'apprentissage. Ce qui définit l'existence même d'une profession est que l'on puisse en formaliser les actes et transmettre cette formalisation.

Si la relation engagée par un éducateur avec une personne en souffrance obéit aux aléas de toute relation humaine, cette rencontre singulière prend, en revanche, une tout autre dimension qu'une relation d'amitié ou de camaraderie. D'une part, elle prend en compte la demande singulière des personnes. D'autre part, elle s'inscrit dans un projet, obéit à une mission, est garantie et contrôlée par une institution, étant elle-même sous la tutelle d'un organisme d'État ou d'une collectivité locale, lesquels développent les choix d'une politique sociale à l'échelon de la nation ou du département. Du coup, la relation éducative est au service de ces différents niveaux d'objectifs, avec évidemment les contradictions que ne manque pas de produire l'imbrication des différents projets. La relation éducative est le moyen d'agir dans le sens d'un changement des personnes en vue d'une meilleure insertion pour elles dans la communauté des citoyens. Le projet est donc politique : l'aide apportée aux personnes en difficulté est un choix de société. Les éducateurs participent à la mise en œuvre de cette grande option sociale posée dès la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789.

La fonction des éducateurs exige d'eux qu'ils produisent des diagnostics cohérents à partir d'observations cliniques très fines, recueillies justement « dans le vif » de la relation et médiatisées par des activités culturelles, physiques, sportives, voire tout simplement de la vie quotidienne. Ces observations sont confrontées, dans les réunions dites « de synthèse », aux points de vue des autres techniciens de l'institution (médecins, psychiatres, psychologues, assistantes sociales, instituteurs spécialisés, rééducateurs...) et parfois des familles. Ce n'est qu'à partir de cette confrontation que les éducateurs peuvent dégager des hypothèses d'action fiables et engager des projets articulés aux projets des autres techniciens, mais aussi personnalisés et adaptés au plus près aux désirs et à l'évolution des personnes prises en charge. Bien entendu, ces projets de prise en charge ne sauraient être figés : ils sont reformulés en permanence avec les personnes et les autres techniciens.

La refonte récente des Annexes XXIV<sup>1</sup> insiste à juste titre sur ce point. Mais l'on oublie trop souvent que dans la mise en place de ces projets, dont la relation éducative est le creuset, l'éducateur doit prendre position, dans ses options de travail, dans ses modes de lecture des réalités rencontrées, dans les présupposés théoriques qui président à ses hypothèses. C'est la raison pour laquelle on ne pourra pas, sauf à gommer la spécificité de la fonction éducative, produire un manuel de la profession. Ce manuel, chacun est tenu de le réécrire sans cesse au fil de sa pratique et de son questionnement.

Tout au long de cet ouvrage, nous cernerons la réalité de la relation éducative à partir de ces prémisses. Dans la relation, l'éducateur n'est pas neutre. Il met en jeu sa personne, sa personnalité, ses sentiments, ses goûts, ses opinions, ses passions, ses représentations de lui-même, des autres, du monde, mais il le fait au service d'une cause qui lui est extérieure et il professionnalise ses actes. Voilà pourquoi nous aborderons successivement les questions suivantes : qu'est-ce qu'une relation éducative ? Comment s'engage-t-elle ? Pour faire quoi ? À partir de quelle visée, quel cadre, quelle mission, quels repères ? Sur quel type de médiations repose cette relation ? À quel projet peut-elle aboutir ? Quels en sont les limites et les obstacles ? Comment rendre compte de ce qui s'y joue ? Comment juger ce qui s'y passe ? À quels principes se référer dans l'action et la réflexion ?

Autant de points de questionnement qui nous permettront de dégager des repères utiles aux professionnels du terrain et aux futurs professionnels que sont les élèves en formation. Si l'on ne peut, comme on a souvent eu tendance à le faire, enfermer la pratique éducative dans un discours de type scientifique et technicien, cela ne signifie pas que les éducateurs fassent n'importe quoi. Même si les professionnels de l'éducation spéciale sont trop souvent muets, les gestes et les actes qu'ils soutiennent obéissent à un sens et une logique qui doivent devenir parlants pour tous. Cet ouvrage n'est donc pas à prendre comme un recueil de recettes, ce serait une catastrophe et enlèverait toute liberté à la relation éducative. D'ailleurs, il n'en a pas la forme. J'ai surtout mis l'accent sur les principes qui gouvernent l'acte éducatif en situation. Des principes énoncés à l'acte lui-même, à chaque lecteur de faire son chemin. Il s'agit d'une tentative de rendre compte d'un domaine, celui de la relation engagée dans un cadre professionnel, où ce qui se passe entre deux personnes est subtil, éphémère, fragile et somme toute, très difficile à saisir.

---

1. Annexes à un décret réglementant les conditions d'autorisation des établissements privés qui reçoivent des enfants et adolescents dont la prise en charge est financée par la Sécurité sociale. Parues en mars 1956, ces annexes n'avaient été jusqu'alors que peu modifiées. Les décrets du 22 avril 1988, du 27 octobre 1989, du 3 avril 1990 les ont réactualisées. Elles font l'objet d'un remaniement permanent, notamment en 2017. Voir Jacques Trémintin, « À propos des annexes XXIV », *Lien Social* n° 424, du 8/01/1998. Désormais abrogées en tant que telles, elles sont entièrement codifiées dans le CASF aux articles D.312-1 pour les Annexes XXIV, D.312-60 pour les Annexes XXIV bis, D.312-83 pour les Annexes XXIV ter, D.312-98 pour les Annexes quater et D.312-111 pour les Annexes quinquies. On y retrouve les mêmes données techniques que dans les ex Annexes XXIV.

# PARTIE I

---

## Éducation spécialisée : les fondamentaux

---

■ <b>Chap. 1</b>	La relation éducative .....	3
■ <b>Chap. 2</b>	Le projet éducatif .....	33
■ <b>Chap. 3</b>	Les médiations éducatives .....	57
■ <b>Chap. 4</b>	La fonction de l'écoute .....	91
■ <b>Chap. 5</b>	Les garde-fous de la relation éducative .....	103
■ <b>Chap. 6</b>	Prise de risque et responsabilité dans le travail éducatif .....	133
■ <b>Chap. 7</b>	Re-connaissance .....	143
■ <b>Chap. 8</b>	Éducateur aujourd'hui : un métier impossible .....	151